

LA MUSIQUE A METZ A TRAVERS LES AGES*

par M. H. TRIBOUT de MOREMBERT

Hier se sont ouvertes à Metz les «Huitièmes Rencontres internationales de musique contemporaine» et à l'heure même où nous nous réunissons en cet hôtel de ville, sous le patronage de l'Académie Nationale que j'ai l'honneur de présider et à l'appel de la Renaissance française, a lieu à l'école des Beaux-Arts une audition d'œuvres composées récemment à l'IRCAM. Tous les soirs des concerts seront donnés. Hier c'était sous la direction de Pierre Boulez, ce soir sous la direction de Vinko Globokar et de Jacques Mercier dont le père est un membre éminent de notre Académie. Demain et les jours suivants d'autres directeurs dirigeront des concerts au programme desquels sont inscrites des œuvres modernes qu'on peut ou ne pas aimer, mais qui ont le mérite d'être neuves et originales.

J'ai pensé qu'en ce lieu et en cette heure, en présence de jeunes élèves venus de tous les établissements publics et privés de Moselle pour recevoir les prix offerts par la Renaissance française en récompense de leurs meilleures rédactions françaises de l'année, il serait bon de jeter un coup d'œil rapide sur le passé musical de Metz.

Metz est un haut lieu de la musique française - voire européenne - depuis le VIII^{ème} siècle. Combien de villes peuvent revendiquer ce titre ? Assurément fort peu.

On sait que Chrodegang avait conduit à Rome une ambassade à la demande de Pépin le Bref, au cours de l'année 752. Il était revenu en Gaule avec le pape Etienne II en janvier 754. Dans la longue suite qui accompagnait le pontife, il y avait deux chantres de sa chapelle qui, à la demande du prélat, auraient introduit le chant grégorien à Metz. Ce n'est pas tout à fait exact. Après les recherches des bénédictins dom Claire et dom Froger nous pouvons, sans guère nous tromper, assurer que Metz est la patrie du chant dit grégorien, dans sa forme actuelle. En effet, c'est à Metz, capitale de la culture carolingienne, qu'a vu le jour au milieu du VIII^{ème} siècle le chant liturgique tel que nous le connaissons, compromis entre le répertoire germano-franc et le répertoire romain baptisé grégorien pour lui donner plus de crédit. Le chanoine Jeanneteau dans l'article qu'il

* Ce discours a été prononcé dans le Grand Salon de l'Hôtel de Ville lors de la remise des prix de la Renaissance française le 14 novembre 1979.

LA MUSIQUE DE METZ A TRAVERS LES AGES

consacre au plain-chant dans l'**Encyclopaedia Universalis** ajoute que le chant messin «l'emporte dans toute l'Europe (sauf à Milan) sur tous les répertoires antérieurs (gallican, hispanique, bénéventain...) et même sur le chant des basiliques romaines qui semble avoir été à son origine».

A l'occasion du douzième centenaire de la mort du prélat (1966), Mgr Schmitt écrivait : «A Rome, Chrodegang fut séduit par la pureté et la sobriété de la liturgie romaine, aussi bien dans ses rites que dans ses prières et dans ses chants.... Dès son retour à Metz... il créa une école de chant qui devait devenir célèbre dans tout l'Empire. Ce fut pour l'Eglise de Metz, le départ d'un essor culturel et d'un rayonnement spirituel qui devait la marquer pour des siècles. Le prestige de sa schola cantorum fut tel qu'elle rivalisa bientôt avec celles de toute la chrétienté, y comprise celle de Rome. Grâce à l'influence de saint Chrodegang sur Pépin le Bref, le renouveau liturgique, commencé à Metz, gagna de proche en proche toutes les églises du Royaume franc».

Par un capitulaire daté de Thionville, Charlemagne ordonna en 805 que l'on tirât de Metz tous les maîtres de chant de l'Empire. Le chant romain ou grégorien prit même en Germanie le nom de «chant messin». Notkar le Bègue, de S. Gall (vers 885) le confirme : «Présentement, dans les pays où l'on emploie le latin, on dit chant messin pour chant d'église».

On sait aussi que Metz est à l'origine d'une notation musicale dite neumatique messine, suite de barres et de points placés au-dessus des syllabes à chanter, qui apparaît dans les manuscrits écrits dans les monastères de la ville aux IXe et Xe siècles.

L'école musicale de Metz fut illustrée notamment par Amalaire qui écrivit deux importants ouvrages : le **Liber officialis** et le **De ordine antiphonarii** qui nous renseignent sur le chant dans les Gaules au début du IXe siècle, par Etienne de Liège et par Théoger auteur d'un traité de musique où il étudie le monocorde, les intervalles et les tons liturgiques (XIe siècle).

Cette réputation de l'école messine se maintint fort longtemps puisqu'au XIIe siècle, vers 1134, les Cisterciens faisaient venir de Metz leurs antiphonaires, estimant corrompus les livres dont ils se servaient. Les Prémontrés agissaient de même.

Les documents d'archives sont muets sur la musique jusqu'au XVIe siècle. On sait cependant qu'il y avait dans la cité, aux alentours de 1200-1250, des ménestrels dont les **Chroniques** ont conservé les noms; on sait encore qu'un musicien de valeur Colignon Cassamus, mort en 1396, fut inhumé à la Cathédrale sous une épitaphe qu'on peut toujours lire au bas du collatéral de droite. L'inscription, en minuscules gothiques, nous apprend que Colignon Cassamus fut «menestreis» de l'empereur Charles IV et du bon roi d'Espagne Alphonse de Castille, «celi qui guaingnait lai

LA MUSIQUE DE METZ A TRAVERS LES AGES

grant bataille de Tariffe et qui guainnait Argesille» (Algésiras). Le cartulaire de la Cathédrale précise même qu'il possédait une maison rue Cour de Ranzières laissée en location.

On sait également que le célèbre chroniqueur Philippe de Vigneulles avait des qualités musicales et qu'il jouait du rebec.

Dans la Cathédrale, on voit toujours, adossées au clocher de Mutte, quatre vieilles planches portant des inscriptions relatives aux orgues et à leurs constructeurs, ainsi que les dates de 1444, 1547, 1589. Si les grandes orgues ont été détruites pendant la Révolution, les petites existent toujours au mur nord de la première travée de la nef du transept; elles furent achevées en 1537. Les noms des organistes de l'époque ne nous sont pas demeurés, sauf ceux de Laurent Pierson et Claude Sébastien, ce dernier auteur d'un livre sur le plain-chant et le chant mesuré : **Bellum musicale, inter plani et mensurabilis cantus reges, de principatu musicae provincia obtinendo contententes**, édité à Strasbourg, en 1553 et réédité dix ans plus tard.

Au XVIIe siècle, Metz comptait une société musicale d'une douzaine de violonistes dont le chef portait le nom de «roi des violons et des maîtres à danser». Certains de ceux-ci sont connus. J.-J. Barbé dans son **Dictionnaire des musiciens de la Moselle** donne une bonne notice sur François Gréneteau qui, en 1663, obtint du maréchal de la Ferté-Sennetterre, gouverneur de la ville, l'exemption «de tous logements de gens de guerre, fourniture, gardes et corvées». Pour remercier le maréchal, Gréneteau et ses violons donnèrent en l'hôtel de ville, un bal à grand orchestre où l'on entendit les nouveaux quadrilles et ballets de Lulli. Cette société jouait dans les assemblées officielles, dans les processions et autres manifestations publiques.

Le 5 juin 1679, les statuts de la Société furent enregistrés au Parlement.

Pour le XVIIIe siècle, les Archives municipales nous livrent les noms d'une cinquantaine d'organistes, compositeurs, maîtres de musique. Parmi eux figure Jean-Nicolas Loiseau de Persuis, venu de Condom à Metz en 1760 avec l'évêque Louis-Joseph de Montmorency-Laval, dont il était le maître de chapelle. Il avait aussi été chargé de l'éducation musicale des enfants de chœur. Il possédait, disait-on, la science du contre-point, «mieux qu'aucun des maîtres de chapelle de France». Son fils, Louis-Luc, né à Metz en 1769, a fait toute sa carrière dans la capitale. Elle fut particulièrement brillante : professeur au Conservatoire de Musique en 1795, musicien de la chapelle de Napoléon, chef de la scène de l'Opéra (1805-1810), premier chef d'orchestre (1810), inspecteur général de la musique

LA MUSIQUE DE METZ A TRAVERS LES AGES

(1814-1816), directeur de l'Académie royale de musique et du Théâtre italien (1817-1819).

Il a écrit de nombreux opéras, parmi lesquels, **L'inauguration de la victoire**, avec Lesueur, 1807; **Le triomphe de Trajan**, 3 actes, 1812; **L'heureux retour**, avec Berton et Kreutzer, 1815; **Les dieux rivaux**, 1816. Il a fait la musique de plusieurs ballets : **Ulysse**, 3 actes, 1807; **Nina**, 2 actes, 1813; **L'épreuve villageoise**, 1814; **Le Carnaval de Venise**, 3 actes, avec Kreutzer, 1816.

Un critique de l'époque, Geoffroy, écrivait à propos de **La Jérusalem délivrée** : «La vigueur, l'énergie, l'expression théâtrale, les grands effets d'harmonie, voilà le caractère général de la Jérusalem délivrée, où il a cependant quelques morceaux gracieux, entre autres une romance pleine de suavité, que chante Tancrède».

«M. Persuis est un disciple de Gluck, il a dû préférer la force à la grâce dans un opéra en cinq actes, où respire l'enthousiasme religieux et militaire; il y a quelques beaux airs, des duos d'une grande facture. Le musicien a été heureux dans les trios, mais il brille dans les chœurs : la plupart ont produit une vive sensation. Cette composition musicale doit ajouter à la réputation de M. Persuis, elle lui assure un rang distingué parmi les émules de Gluck.»

Louis-Luc de Persuis nous a mené au XIXe siècle. Les musiciens originaires de Metz ou qui instrumentèrent dans notre ville sont alors nombreux. Nous ne citerons que les plus célèbres.

Anne-Marie Steckler, virtuose de la harpe, joua devant Marie-Antoinette, à l'âge de 13 ans.

Louis-Victor Simon, fils d'un musicien de la cathédrale (Metz 1764 - Paris 1820), fut l'auteur de plusieurs opéras-comiques, d'une comédie, de quelques chansons dont l'air célèbre : «Il pleut, il pleut, bergère».

Jean-Baptiste-Martin Thomas, professeur de musique (Metz 1770-1823), avait ouvert une école rue des Clercs, puis rue du Palais, où il enseignait la musique vocale, la basse, le violon et la guitare, tandis que sa femme donnait des leçons de piano (1800-1823). C'est rue du Palais que naquit en 1811 son fils Ambroise, dont la vie et les œuvres emplissent plusieurs pages des biographies musicales. D'abord élève de son père, puis du Conservatoire de Paris (1828) où il obtint les premiers prix de piano (1829) et d'harmonie (1830), il devait ensuite passer trois années à Rome en la villa Médicis, après avoir obtenu le premier grand prix de Rome en 1832. A son retour à Paris, il écrit sans arrêt : opéras et opéras-comiques, parmi lesquels **Le Caïd** (1849), **Le Songe d'une nuit d'été** (1850), **Mignon** (1866), **Hamlet** (1868). A. Thomas a touché à tous les genres : cantates, messes,

LA MUSIQUE DE METZ A TRAVERS LES AGES

romances, mélodies, morceaux pour piano, violon et violoncelle. Membre de l'Académie des Beaux-Arts en 1851, directeur du Conservatoire en 1871, Ambroise Thomas fut fait grand-croix de la Légion d'Honneur en 1894, à l'occasion de la millième de **Mignon**. Il revint souvent à Metz, pour laquelle il avait gardé une particulière affection. Il mourut à Paris, le 12 février 1896. Le lendemain, sa ville natale donnait son nom à la rue de la Cathédrale.

«Le caractère d'Ambroise Thomas était à la hauteur de son talent a écrit Jean-Julien Barbé, dans son **Dictionnaire des Musiciens de la Moselle** : c'était un homme droit et sincère, d'une excessive modestie, toujours prêt à s'effacer; il n'a jamais mis au service de ses œuvres un esprit d'intrigue; il écrivait ses partitions, sans souci de la spéculation, comme l'inspiration les lui dictait, puis il attendait tranquillement l'heure de les produire en public.»

«En 1868, au banquet annuel de l'Association des anciens élèves du Lycée de Metz, dans les salons des Frères Provençaux, à Paris, M. Charles Robert, ancien intendant militaire, adressant ses félicitations aux lauréats mosellans de l'Exposition universelle de 1867, disait : «Ambroise Thomas, Messieurs, dispense la ville de Metz d'être jalouse de Berlin et de Pesaro !». Il y eut des applaudissements redoublés, et Ambroise Thomas se leva et remercia ses camarades de «l'hommage le plus flatteur, le plus touchant, ajouta-t-il, dont il ait été l'objet.»

«Ambroise Thomas se montra toujours affectueux pour sa ville natale. En effet, il y vint à différentes reprises pour présider des solennités musicales.»

Parmi les musiciens de la même époque, mentionnons Pavani, Desvignes, Mouzin et Durutte.

A partir de 1810, on voit éclore les sociétés de musique. Pavani crée la Société philharmonique, réorganisée en 1833 par Soleirol et Desvignes fils. En 1842, Mouzin fonde une société de chant, puis reprend deux ans plus tard la direction de la Société philharmonique, remplacée de 1849 à 1854 par la Société des Concerts. Mouzin crée ensuite l'Orphéon qui, jusqu'à la veille de la guerre de 1870, se produira dans plusieurs festivals nationaux et internationaux. En 1855 se fonde encore la Société de Sainte-Cécile, puis deux ans plus tard une Société consacrée à la Musique de Chambre, en 1866 la chorale Concordia et une Société de Musique d'harmonie. En 1867, il y avait 22 sociétés chorales en Moselle, non compris la Fanfare de la Société des Jeunes Ouvriers et la Musique du Corps des Sapeurs-Pompiers.

Le traité de Versailles de 1871, en annexant une partie de la Moselle à

LA MUSIQUE DE METZ A TRAVERS LES AGES

l'Allemagne, devait mettre fin à l'activité de ces sociétés musicales. Toutefois, une autre allait se créer : le Cercle musical messin, avec l'approbation des autorités allemandes, mais il restera uniquement fréquenté par les indigènes qui voulaient ainsi montrer leur attachement à la patrie absente. Grâce à l'habileté de ses dirigeants, c'est la seule qui fonctionna sans discontinuer durant l'annexion.

Par la suite se fondèrent encore le Cercle choral des Amis (1873) et l'Union Musicale (1875); cette dernière ne devait pas avoir longue existence puisqu'en novembre 1877 elle fut dissoute par l'autorité administrative à la suite d'un incident ayant opposé le Président et quelques sociétaires à un officier allemand en uniforme qui avait été prié de se mettre en civil ou de quitter la salle.

Quant au Cercle choral des Amis, supprimé en 1891, il se transforme en Fanfare messine. Mais la Fanfare ne pouvait vivre librement sous ce régime et disparut rapidement comme ces autres qui avaient nom la Fraternelle, la Concorde messine, l'Abeille.

Les Allemands de leur côté, avaient multiplié les sociétés musicales et chorales. On en compta au moins une trentaine depuis la Dilettanten Verein et le Metzger Liedertafel, jusqu'au Kirchenchor Saint-Simon en passant par le Metzger Liederkranz et le Gesangverein «Cecilia» dont la plupart fonctionnèrent jusqu'à la guerre de 1914.

Parmi les musiciens des XIXe et XXe siècles, il serait injuste de ne pas citer les Pierné. Le premier Jean-Baptiste dit Eugène, né à Metz en 1821, mort en 1894 dans le Lot-et-Garonne, ancien élève du Conservatoire de Paris, fut d'abord coryphée au Théâtre des Italiens, puis première basse au Théâtre de Montpellier avant de revenir à Metz en 1848. Eugène Pierné fut nommé professeur de musique le 1er janvier 1853 et y enseigna la vocalisation et le chant jusqu'en 1870. Il fut en outre professeur de chant au lycée de 1853 à 1870, et au Collège Saint-Clément de 1858 à 1870.

Il fut aussi l'un des meilleurs chanteurs de la ville de Metz et prêta son concours dans presque tous les concerts d'alors. Il fut l'un des fondateurs de l'Orphéon de Metz et dirigea cette société chorale à partir de 1868.

Son fils Gabriel, né en 1863 à Metz, mort à Ploujean (Finistère) en 1937, premier grand prix de Rome de musique en 1882, organiste de Ste-Clotilde où il remplaça César Franck en 1890 et le demeura jusqu'en 1948, premier chef d'orchestre des Concerts Colonne en 1910, membre de l'Institut, a produit comme compositeur une œuvre considérable : 8 opéras ou opéras-comiques, 8 ballets, 7 cantates, un oratorio, des chœurs, de la musique symphonique, un grand nombre de mélodies.

LA MUSIQUE DE METZ A TRAVERS LES AGES

Le neveu d'Eugène, Charles, fut aussi un professeur de valeur, né à Metz en 1848, mort à Paris en 1917.

Après que l'Orphéon eût prononcé sa dissolution en juillet 1871, le besoin de réunions amicales ne tarda pas à se faire sentir parmi la jeunesse messine. C'est alors que Charles Pierné et plusieurs de ses amis fondèrent le Cercle Musical Messin.

Charles Pierné en fut le premier président et sut éveiller et entretenir à Metz l'amour de la musique. Le Cercle Musical Messin disparaît au lendemain de la dernière guerre.

Le fils de Charles fut Paul Pierné, né à Metz en 1874, mort à Paris en 1952; second grand prix de Rome en 1904, organiste de l'église St-Paul à Paris, il a écrit 2 opéras, 1 ballet, 2 symphonies, des poèmes symphoniques, une messe, de la musique d'orgue, des mélodies.

La musique continue à bien se porter en notre ville; le Centre européen pour la recherche musicale en est une preuve, comme l'existence d'un diplôme de musique à l'Université de Metz. Les festivals internationaux, les grands concerts sont sans doute utiles mais comme l'écrivait en 1942 Henri Davenson dans son **Traité de la Musique** : «Les vrais musiciens sont ces âmes simples et droites, ces amateurs humbles et solitaires, répandus dans le secret, qui aiment la musique d'un cœur sans détour et savent s'en servir pour le bien». Je vous souhaite mes jeunes amis d'être de ceux-là.